

la dramatique vie de marie r.

marie reverdy

Un dernier verre avant la rentrée ! (et un petit Kermann pour la route)

Les Pyrénées en ligne d'horizon et des vignes à perte de vue pour d'humides et chaudes soirées d'été. Aucun spectacle depuis un mois... Je me souviens d'un tract reçu à Avignon : « c'est du Brecht en clown mais on respecte le texte » : je n'ai toujours pas compris ce que ça veut dire.

La moiteur du climat des Corbières, un verre de vin à la main, je feuillette un livre, je somnole, ma perception du temps se brouille, quelques images émergent, quelques sons. A la lecture de cette courte pièce advient déjà un « story board ». Je ne sais pas si je le dois au vin, au cadre, à l'histoire, au rythme des phrases...

D'où viennent ces images et le grain de voix des personnages, que je vois et entends, lorsque je lis ? Est-ce cela que l'on nomme le sens d'un texte ? LE sens. Ce singulier m'a toujours fasciné. S'il n'y en avait qu'un, coïncé entre les mots, et que la lecture aurait pour mission de délivrer, cela voudrait dire qu'il serait objectif, *dévoilable* et parfaitement transmissible, le même pour tous. L'analyse littéraire serait une science exacte, et tout dramaturge serait metteur en scène. Le mot création quitterait le champ de l'art et l'université serait à la pointe de l'avant-garde artistique.

Dévoiler ou construire ? Bon sang y'a du degré dans les Corbières ! Bien sûr, en tant que lectrice, je reconstruis le sens, ne serait-ce que parce que je redonne vie aux signes couchés sur le papier. Je fais de ces quelques tracés – T / A / B / L / E – un son, de ce son une définition, et de cette définition une représentation privée : la table qui représente pour moi le mieux l'idée de table n'est pas forcément la même pour tout le monde. Ok ! va pour le mot Table ; on peut dévoiler la définition du mot, selon l'usage puisque la table rase ne sera jamais la table du salon, se référer à la forme nécessaire à la fonction de l'objet, et créer, dans ce cadre, une représentation. Mais un texte n'est pas une série de mots disjoints et la référence n'est pas le sens, les images ne se succèdent pas dans un immense zapping mental. Non, quand on fait l'expérience de la lecture, on sait trop à quel point la mémoire joue à rebours et comment la fin authentifie l'existence. N'ai-je pas vu Horace ¹ grand, beau et fort, puis finalement plus petit et laid que Curiace quelques scènes plus tard ? N'ai-je pas vu Lun être adjuvant de Lautre ² avant de voir en lui, terrifiée, la force de frappe et de mort dont il fait finalement preuve lors du dernière tableau ? N'ai-je pas repensé, instantanément, à toutes les scènes d'aide et de protection avec une certaine inquiétude ? Non, toutes les images ne se sont pas succédées en s'annulant les unes les autres. Pour que je sois terrifiée il a fallu que, dans ma représentation privée, Lun reste un et le même, de l'adjuvant au meurtrier. Il a aussi fallu que je l'identifie comme un et le même pour que je puisse, à l'instar de Tweedledum et Tweedledee ³ dont l'existence rêvée tient à la sauvegarde du sommeil du Roi, me demander si en tuant Lun n'a pas souhaité,

d'une manière ou d'une autre, réveiller Lautre de son cauchemar. Il a fallu que le temps fasse son œuvre pour muer l'image fixe de la représentation privée en lieu de la transformation motivée. Il a fallu que je donne sens aux actions pour émettre des hypothèses quant à ce qui préside à la situation nouvelle. A bien y regarder, je dois toujours me contenter d'hypothèse. La clef n'est jamais entièrement livrée. Si l'enchaînement des actions est descriptive, leur motivation l'est rarement. En tuant Lautre, Lun est-il immoral, amoral ou fait-il preuve de survie ? Est-il meurtrier cruel ou instrument du suicide de Lautre ? Question éthique non loin de l'expression du goût. Le système de cohérence et le réseau de signes *surligné* dans le texte ne sera pas exactement le même selon que l'on opte pour l'une ou l'autre des interprétations.

Le sens à tous les sens du terme. A côté de la signification du texte conçue comme une architecture, anticipant la compréhension à rebours inhérente à toute lecture, il y a la signifiante du détail, du souffle, du rythme. A côté de l'orientation qui dévoile une situation en ouvrant plus de portes qu'elle n'en ferme, il y a la direction que l'on souhaite donner à l'interprétation. Cela pourrait ressembler à un contrat entre un metteur en scène et son dramaturge ; l'art théâtral ne se limitant ni à l'analyse, ni à la production de beau et à la manifestation du goût éthique et esthétique, mais à la tension entre ces deux pôles où la compréhension se fait sensible et la matérialité intelligible.

Si, sur le plateau, on se contente de prendre le texte et de jouer, le public ne pourra rien faire d'autre, dans la salle, qu'identifier. Si tous les robinets des sens sont ouverts, le public sera noyé. Si tout se ferme au profit de l'affirmation d'une seule lecture, le public s'endormira en face d'un texte exsangue, appauvri.

Le point de cohérence réside dans la clarification de l'énonciation. A partir de là, aucun sens n'échappera à cet œil fictif. Car voir, c'est déjà savoir disait Merleau-Ponty, et la vision sélectionne, ordonne, offre du relief. Au lieu d'identifier, de suffoquer ou de dormir je pourrais commencer à comprendre, non pas la situation mais la pensée et la sensibilité de l'œil qui la rapporte.

La réponse est donc là, au pied du roi endormi, aux côtés de Tweedledum et Tweedledee. Car pour que je comprenne il faut que je sache qui parle, qui regarde, qui juge ; et la bouche, l'œil et la raison qui s'expriment n'appartiennent pas nécessairement à la même instance. Voilà enfin une perspective à mes images privées ! Voilà aussi le socle solide qui permet le dialogue entre le spectateur et l'œuvre scénique, évinçant la dispute de goût ou la maigre consolation de pouvoir se rabattre sur « la scéno était belle ». Peut-être alors qu'au lieu de parler de théâtre nous parlerions enfin d'art... J'achève ma lecture, le Cers se lève un peu, j'ouvre un œil et me sers un dernier verre.

¹ de Corneille, bien sûr / ² *Les Tristes Champs d'Asphodèles* de Patrick Kermann (moins facile à deviner, j'en conviens). / ³ *Alice au Pays des Merveilles* de L. Carroll.